

1

Romain tourna la clé de contact. Le râle rauque de la Porsche lui rappela que la perfection existe en ce bas monde. Il quitta la place de parking, sourire aux lèvres et pied au plancher. Il détestait travailler le dimanche mais le retard s'accumulant, il avait dû sacrifier son week-end. Par chance, les nuages qui avaient couvert le ciel toute la journée s'étaient déversés en un bref et violent orage à la fin de l'après-midi. Il comptait donc se consoler avec une promenade méritée sur la route des Crêtes. La douceur du printemps et la vue du soleil se couchant sur la mer achèveraient de lui rendre sa bonne humeur.

La voiture se faufila vivement dans le trafic dense de la banlieue marseillaise, s'enfila bientôt sur l'autoroute et afficha en quelques secondes une vitesse que la maréchaussée aurait réprouvée. Il alluma une cigarette, et la première bouffée lui procura le sentiment de bien-être qui lui faisait défaut depuis son réveil.

Il avait mal dormi la nuit précédente. Des cauchemars avaient laissé une sensation de malaise d'autant plus tenace qu'il avait été incapable de se les remémorer, puis la journée

avait généré son lot de contrariétés. Cette succession de nuits médiocres, suivies de jours amers, se répétait depuis quelques mois et commençait à entamer sa bonhomie coutumière ; il en avait conscience et envisageait de s'en inquiéter si la morosité persistait. Pour l'heure, la meilleure thérapie résidait sous le capot de son bolide.

Il aborda le virage de la sortie d'autoroute à une vitesse défiant quasiment celle du son, pila à quelques mètres du péage, réussit parfaitement l'enchaînement ticket/carte Gold et effectua un départ arrêté qui laissa des plis dans le bitume. Il riota de plaisir, s'exclama « Nom de Dieu ! » avec un enthousiasme juvénile. Les courbes se succédèrent et firent s'épanouir la joie simple qu'il éprouvait au volant. Il savait ne pas être un pilote d'exception et gardait le souvenir de sa première Porsche, misérablement démolie à l'époque où il se pensait chevronné. Il avait gardé une vilaine cicatrice au ventre de cet apprentissage douloureux, mais acquiesça une prudence salvatrice qui ne l'empêchait pas de pester contre les limitations abusives de vitesse et de terroriser ses passagers occasionnels, surtout lorsqu'il parcourait les départementales sinueuses du sud de la France, quasi désertes en cette saison.

Peu avant l'arrivée aux crêtes où il pensait faire halte et fumer une autre cigarette avec vue sur la mer, les Beach Boys entonnèrent « Barbara, Barbara Ann ». Merde, il n'avait pas coupé son téléphone. Il saisit l'insupportable et aborda la dernière courbe avant le sommet. L'appareil affichait le nom d'Ivan, lequel voulait sans doute lui proposer une bière au soleil suivie d'une pièce de bœuf aux Bons Crus, leur restaurant habituel. Il se trouvait à trois quarts d'heure de Marseille : il était trop tard pour une terrasse et il ne se sentait pas d'humeur assez sociable pour un repas ce soir. Il ne répondit pas et Ivan ne laissa pas de message. Il envoya un texto laconique lorsqu'il fut garé : « Promenade sur cret. Te rapel tt à l'heure. »

Il prit une couverture épaisse qu'il gardait dans sa voiture et qui s'était plus d'une fois avérée commode pour conclure dans un relatif confort les promenades en charmante compagnie. Le contact de la peau avec les épines de pin et le calcaire râpeux ne

l'excitait guère. Puis il marcha vers la falaise, savoura la solitude. Le mauvais temps de la journée avait découragé les promeneurs qui venaient souvent nombreux admirer le crépuscule depuis cet endroit privilégié. Il contempla la mer engloutir le soleil, lové au creux d'un rocher, soigneusement emmitoufflé.

Il frissonna et mit un moment à comprendre où il se trouvait. La pleine lune se reflétait sur la mer et donnait une profondeur majestueuse au paysage nocturne. Le vent balayait la végétation, couvrant presque le bruit des rouleaux qui s'écrasaient en rythme sur la falaise, quatre cents mètres plus bas. La couverture exposée à la brise nocturne et détrempée par l'humidité ne lui offrait plus de chaleur. Sa montre affichait 02 h 35. Il avait dormi plusieurs heures...

Il se leva, regagna son véhicule qui serinait « Barbara Ann ». Il avait laissé le téléphone sur le siège passager et la messagerie lui signalait pour la huitième fois que son ami Ivan avait tenté de le joindre. « Salut le Père, c'est Ivan, je suis de retour. On se fume une bière à la Cane ? Rappelle-moi quand tu as le message ». Il sourit. C'était là le message standard d'Ivan, en cinq points : salutation, présentation, état des lieux, proposition, supplication. Ivan l'appelait « le Père » depuis le lycée parce qu'il était d'un mois son aîné. Puis il se présentait immanquablement, bien que sa voix perchée et tonitruante fût identifiable au milieu d'une tribune d'ultras saluant le but de leur équipe. Venait ensuite un bilan; il se fendait généralement d'un « J'ai fini de bosser » parfois suivi d'un commentaire éclairant : « Putain de journée ! »

Dans le cas présent, il revenait d'un week-end à Monaco où se déroulait la Porsche Supercup, ce que personne dans son entourage proche ou non ne pouvait ignorer tant il parlait à tous de ses sorties préférées, celles placées sous le haut patronage de saint Christophe et du bonhomme Michelin. Peut-être Romain l'aurait-il même accompagné s'il n'avait pas dû travailler, encore que de tels rassemblements d'adolescents vieillissants se rengorgeant devant leur joujou ne l'attiraient

guère.

Puis la proposition consistait à « fumer une bière », selon son expression. Il ignorait par taquinerie la préférence de son meilleur ami pour le vin rouge. Venait enfin la ritournelle finale demandant qu'on le rappelle. Il fallait entendre là le cri presque inaudible de la solitude. Ivan ne supportait pas qu'on ignore ses appels téléphoniques, attendait un retour avec une impatience parfois désespérée. Il donnait pourtant l'image d'un meneur d'hommes brillant, ce qu'il était indéniablement, mais ses rares intimes le savaient secret et isolé. Tous deux étaient seuls, l'un par choix, l'autre pas. C'est sur ce malentendu qu'ils avaient forgé leur amitié, pensant avoir trouvé en l'autre un alter ego. Le lien avait traversé les années et l'affection mutuelle n'avait jamais faibli malgré les circonstances parfois cruelles.

Il était maintenant trop tard pour contacter Ivan. Il espérait sans trop y croire que son ami n'avait pas passé la soirée à l'attendre. Il s'excuserait plus tard. Il rangea la couverture sous le capot et démarra. Le moteur vrombit. Sa longue sieste l'avait assommé et il peinait à se réveiller. Il alluma le siège chauffant et régla la puissance au maximum.

*
* *

Romain venait de faire changer un baffle qui grésillait sans pitié à la moindre basse et fut ravi de constater que la sono de sa voiture avait retrouvé sa précision. Il lança un morceau de drum n' bass qui sonnait à la perfection et l'aida à se remettre de l'état d'hébétude dans lequel l'avait laissé son début de nuit. Il baissa les vitres, escamota le toit ouvrant qui laissa apparaître la lune et les étoiles. Le vent sifflait, bien qu'il roulât à une allure modérée. Il augmenta le son au-delà des limites imposées aux discothèques et ne décéla aucune vibration parasite. Il remerciait une fois de plus monsieur Fellini, le mécanicien d'exception qui entretenait sa voiture avec une conscience professionnelle d'un autre temps et une compétence rare. Bientôt submergé par un sentiment de bien-être comparable à celui qu'il avait eu quelques heures plus tôt,

il se mit à chanter à tue-tête avec Nicolette, bien inutilement d'ailleurs puisque la terre avait été suffisamment arrosée la veille, et sans respect pour les prédateurs nocturnes qu'il déconcentrait dans l'exercice de la chasse sur un périmètre d'au moins un kilomètre. La voiture enchaînait sans hâte les courbes voluptueuses de la route déserte et bénie, cadeau des génies du civil à l'humanité motorisée. La lune lui souriait, confidente lointaine de sa béatitude, témoin discret de sa sérénité retrouvée.

Il aperçut brièvement les phares en sortie de virage. Un véhicule le suivait et cela gâcha en partie son plaisir. Il n'était pas seul et n'avait pas envie de partager la route. Il songea à se garer sur le bas-côté et laisser passer l'importun mais préféra réduire son allure pour éviter à l'autre chauffeur la surprise d'un véhicule arrêté. Il fut rattrapé avec une rapidité qui le surprit, et ne s'étonna guère de constater que le véhicule était pourvu de phares bas et écartés. Il s'agissait à l'évidence d'une voiture de sport, ce qui éveilla son intérêt. Il roulait lentement et constata que le chauffeur s'était calé sur son allure. Romain sourit, songeant qu'il lui arrivait aussi de ralentir pour mieux admirer le véhicule précédent. Les formes émouvantes de sa voiture, une Porsche 911 modèle 997 Carrera assez récente, provoquaient souvent ce comportement et il donnait volontiers à voir le postérieur généreux et suave de son auto à l'admiration publique. Il constatait quasiment à chaque sortie ces filatures discrètes d'esthètes qui se faufilaient dans le trafic jusqu'à lui pour profiter de la vue. Il n'avait pas accéléré et s'attendait à être dépassé rapidement, ce qui ne fut pas le cas.

Le suiveur restait à bonne distance et avait par ailleurs omis de baisser les pleins phares. Il actionna son clignotant droit au début d'une courte ligne droite, signifiant qu'il était possible d'être doublé. En vain. La voiture suivait toujours, éblouissante et distante. Il réitéra la manœuvre sans plus de succès et conçut un léger agacement à la troisième tentative infructueuse. Il s'était quasiment arrêté au milieu de la route, imité par le second véhicule. Le chauffeur refusait manifestement de le dépasser. Il se souvint alors d'un emplacement d'arrêt

d'urgence un peu plus bas, en sortie de virage. Il lui fallait prendre un peu de distance de manière à ce que le chauffeur le perde de vue quelques secondes, puis stopper net. Il lança le bolide peu avant la courbe, laissant sur place l'importun. Il freina peu avant l'entrée du virage, projetant la masse de l'auto sur le train avant, donna un coup de volant immédiatement répercuté. L'auto braqua. Le train arrière, alourdi par le moteur, décrocha, plaçant ainsi l'auto dans l'axe de sortie de virage. Il contrebraqua et écrasa l'accélérateur, répartissant le poids du véhicule sur l'essieu arrière qui retrouva bientôt son adhérence. Il ne lui restait qu'une vingtaine de mètres pour s'arrêter et il salua une fois de plus l'efficacité radicale des étriers à quatre pistons qui permettaient un freinage virtuose. Il se gara en deux coups de volant, éteignit les phares et le poste de radio pour parfaire son stratagème.

Une 944 ! La voiture l'avait presque immédiatement dépassé. Il s'agissait d'une autre Porsche, un modèle de collection ancien. Malgré la brièveté de l'apparition, il avait reconnu les galbes caractéristiques du modèle, une ligne à l'italienne magnifiquement dessinée évoquant celle des grandes Ferrari avant que la marque ne sacrifie au chic fade et consensuel, à l'instar des Aston Martin, Maserati et autres Jaguar. Il enclencha la première et redémarra immédiatement. Il n'alluma ses codes lorsqu'il se trouva dans la trajectoire de la voiture. « Surprise ! » Il se plut à imaginer la stupeur du chauffeur. La réaction ne se fit pas attendre : la 944 bondit en avant de façon spectaculaire. Son accélération était vertigineuse. Il écrasa l'accélérateur mais ne parvint pas à creuser l'écart. Il lui sembla même perdre du terrain. Le premier virage fut une humiliation cuisante. Il avait entendu parler de l'excellente tenue de route de cette auto et mesura à quel point cette réputation n'était pas surfaite. Il négocia parfaitement la courbe suivante mais perdit une vingtaine de mètres. Il savait sa voiture bien plus puissante et espérait rattraper son retard sur la ligne droite qui s'ouvrait mais il n'en fut rien. Les feux s'éloignaient inéluctablement. Il renonça dès le virage suivant, que la voiture de tête passa au taquet, sans

pitié et sans glisser. Il la laissa disparaître dans la nuit et se surprit à douter des compétences de monsieur Fellini.

*
* *

« Vous pouvez admirer les plus hautes falaises de la côte méditerranéenne. Elles culminent à cent vingt-quatre mètres, s'étalent sur plus de dix kilomètres et s'enfoncent dans la mer à plus de quatre cents mètres. Le courant violent provoque chaque année... ». Morgane interrompit sa litanie, débitée avec une passion toute simulée : un troisième gamin venait de vomir au beau milieu du pont avant d'avoir pu atteindre les toilettes (situées au fond de l'étage inférieur, comme elle l'avait précisé à deux reprises, en trois ou quatre langues). Le marmot avait moucheté au passage quelques touristes qui manifestaient à hauts cris leur dégoût et leur mécontentement. Le capitaine avait pourtant prévenu les passagers de la houle, mais les vacanciers, cramponnés à leur timing comme le chewing-gum à la semelle, avaient pour la plupart maintenu leur sortie. L'orage de la veille avait suffisamment bouleversé leurs plans. Le touriste n'a d'autre priorité que de consommer paisiblement. La vache privée de pré meugle ; le touriste spolié de divertissements râle.

Le vomi ruisselait maintenant au gré du roulis, maculant des pieds mal protégés par les tongs et autres sandalettes, véhiculant la bile et la colère des passagers. Morgane sourit, se félicita de porter la panoplie imposée par l'armateur, incluant des escarpins inconfortables qui la mettait hors d'atteinte de la marée verte. Elle trouvait la tenue toujours aussi ridicule que le premier jour où elle l'avait portée. L'ensemble était d'un bleu marine convenu. La jupe droite tombant à mi-genoux rigidifiait la silhouette ; la veste était mal cintrée, flanquée de boutons dorés gravés d'une ancre. Il était interdit de la déboutonner, si bien que l'été, les employées transpiraient abominablement sous le tissu épais et rêche. Le propriétaire refusait d'assouplir la règle, arguant que le personnel devait donner une image sérieuse de l'entreprise. Il précisait – non

sans fierté – qu’il avait fait dessiner les costumes par un styliste dont il ne citait jamais le nom, peut-être pour le protéger du juste courroux du personnel qui subissait toute l’année son génie créatif. Deux choses étaient sûres : il ne s’agissait pas de Christian Lacroix, et l’obscur tailleur fantasmait plus sur les contractuelles que sur les soubrettes. Morgane n’était pas dépourvue de coquetterie et souffrait de se trouver chaque jour nippée en thon. Malgré le handicap vestimentaire, elle surprenait presque à chaque sortie des regards lubriques. Il s’agissait le plus souvent de pères de famille bedonnants ou de retraités usés par leur matrone. Elle avait eu cependant quelques histoires charmantes pendant ses deux ans de service avec de beaux ténébreux, son genre d’hommes.

« I want to speak to the captain ! » La grasse américaine avait postillonné le p de speak plus qu’elle ne l’avait prononcé. Elle exhalait un délicat mélange de crème solaire et de spaghettis à la bolognaise prédigérés. Morgane contint une nausée, afficha un sourire compatissant et professionnel, se fendit d’un « Follow me, please », et guida la femme jusqu’au bar du pont inférieur, à côté des toilettes soit redit en passant, et confia la cliente à Nina, « Our kindly barmaid who will help you to clean your clothes ». Elle adressa une grimace complice et dégoûtée à sa collègue qui allait tenter de nettoyer et surtout de calmer la dame. Elle entreprit l’ascension de l’escalier, rendue malaisée par la jupe trop serrée, le roulis et les embruns qui transformaient la ferraille en patinoire. Elle se répéta comme chaque jour qu’elle devait quitter au plus vite cet emploi de misère et trouver une carrière qui corresponde mieux à ses deux années d’études universitaires en langues étrangères.

Petite, Morgane avait rêvé de devenir une princesse, mais les princes sont rares au XX^e siècle et ne s’intéressent pas toujours aux femmes, comme elle l’avait appris des nombreux magazines people qu’elle dévorait. Il était peu probable qu’elle rencontrât une tête couronnée ou un quelconque riche sur ce bateau fréquenté essentiellement par des prolétaires. Elle gâchait ici ses meilleures années, réduisant ses chances de faire enfin le beau mariage qu’une jolie fille comme elle, élue Miss

Flots Bleus à Sanary-sur-Mer trois ans plus tôt (déjà !) méritait. Il lui fallait d'urgence trouver une activité qui la rapprochât du sang bleu, de la jeunesse dorée. La fée qui transformerait d'un coup de baguette l'immonde rafiot touristique en yacht rutilant se la coulait douce aux Bahamas après avoir bossé pour Cendrillon et il était grand temps qu'elle s'occupe de son cas, merde !

Elle atteignait les dernières marches de l'escalier lorsqu'elle entendit un « Fuck ! Oh fuck ! », suivi quasi instantanément par des hurlements hystériques. Morgane gagea qu'un passager avait glissé, s'était fracassé le nez contre un banc et gisait inconscient dans la mare nauséabonde. Elle eut envie de rebrousser chemin, de demander à Nina une Suze-rondelle et une Marlboro light, mais la nécessité de conserver son travail alimentaire – précieux en des temps réputés économiquement nases – lui fit gravir les dernières marches et faire face à l'époux de madame Vomi.

L'homme brandissait un appareil photo muni d'un téléobjectif qui semblait destiné à découvrir une vie extraterrestre. Il était seul dans l'allée centrale, pataugeant dans la souillure sans y prêter attention. Morgane nota que tous les passagers étaient collés à la rambarde à tribord, pointant doigts et appareils photos vers la falaise. Certains se dressaient sur les sièges avec leurs tong sales et elle eut une pensée pour le personnel qui nettoierait le navire de retour au port. « Look at this ! Call the police ! », hurlait l'homme en lui tendant son appareil photo. Elle regarda le cliché qui s'affichait sur l'écran, d'une incroyable netteté vu la distance avec le sujet. Il fallait effectivement appeler la police...